

Christine Montalbetti

Nouvelles sur le sentiment amoureux



Nouvelles sur le sentiment
amoureux

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Sa fable achevée, Simon sort dans la bruine, 2001

L'Origine de l'homme, 2002

Expérience de la campagne, 2005

Western, 2005

Christine Montalbetti

Nouvelles sur le sentiment
amoureux

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2007
ISBN : 978-2-84682-173-5

www.pol-editeur.fr

UN DUEL

Soyons honnête, Jalil n'a aucune peine à nommer l'émotion qui le traverse. Il s'adresse la parole en son for intérieur, comme il en a l'habitude, ainsi que deux amis entre eux le feraient, l'un confiant ses symptômes, et l'autre établissant son diagnostic, le plus scrupuleusement qu'il peut. D'ordinaire, sa propension naturelle à la prudence le conduit, chaque fois que son opinion est sollicitée, y compris par lui-même, à réclamer toutes sortes de délais avant de prononcer son jugement, lequel ne trouve à se formuler qu'à la condition de cent précautions de langage, par où il insiste sur le fait que ce n'est jamais là qu'un point de vue, éminemment révisable et toujours susceptible de contradiction. Mais aujourd'hui, il peut bien se répondre avec aisance. Tandis qu'il officie alternativement dans les deux rôles, celui de qui se répand dans l'exposé de ses incertitudes et celui de qui prête à cet exposé son oreille indulgente avant de distiller quelques commentaires

(en la circonstance, soucieux surtout de se montrer qu'il ne se perd pas de vue, que, dans ce moment délicat, il est à lui-même son propre soutien, inénarrable acolyte toujours prêt à se seconder, s'offrant bras charitable et le concours de cette parole attentive), il ne lui est pas difficile de conclure, avec une sorte de condescendance enjouée, que c'est là, face à cette femme avec laquelle il s'est assis un peu à l'écart de la réception (la scène se passe en un coin retiré du jardin où, pour vous situer les choses, il lui a proposé, la croisant en compagnie d'amis communs, de s'isoler un instant de ces moments collectifs pour boire un verre en duo), disons le mot, de la timidité.

Cette timidité, pour surprenante qu'elle lui paraisse, n'est pourtant pas inédite. Car voilà qu'elle remue en lui la mémoire de timidités très anciennes, et qui n'ont pas de visage, qui se présentent à lui sous une forme abstraite, sous la forme pure de l'émotion en quoi elles ont consisté.

Ce sont là des timidités si lointaines, si floues, si fantomatiques, des timidités fluettes et rares, dont le spectre frémit à peine. Ce frémissement vient juste lui chatouiller doucement les entrailles. Ce sont (pour vous expliquer) des elfes, des farfadets, des revenants délicats et joueurs, indéfinis, longilignes, sans pesanteur, dont le drapé pellucide le frôle dans les mouvements imperceptibles qu'ils font.

Ces apparitions sont si imprécises qu'il ne s'agit même pas exactement de mémoire, mais plutôt d'une reconnaissance, du savoir un peu général qu'une telle sensation l'a déjà innervé, autrefois, à quelques reprises, sans qu'il se

sente capable d'en caractériser les circonstances. L'identité des personnes que ces moments ont pu mettre en jeu lui échappe. Il ne cherche pas à s'interroger plus avant à ce sujet. Il se tient seulement dans une disposition neuve et entière à cette émotion qui le rattache, de manière souple, à ces petits moi anciens, délités, méconnaissables.

Or cette timidité produit en même temps deux effets contradictoires.

La surprise devant sa capacité à éprouver (malgré qu'il en ait) un sentiment brut et limpide, devant la spontanéité cristalline, osons le mot, de l'émotion qui l'assaille, cette surprise lui est source d'agréables picotements. Pour rare qu'elle soit (d'une rareté qui fait éclore en lui cet enthousiasme imprévu, attendu que ce qui est rare s'apprécie supérieurement au reste), cette timidité le relie, conjointement, à ces passés immémoriaux, non distincts, mais dont la somme des bonheurs se rappelle confusément à son souvenir. Et il n'est pas mauvais de ressentir ainsi ces pointillés par où son moi, dilué, vous savez ce que c'est, dans le grand flot des jours, a parfois émergé semblable à lui-même, silhouette déconcertante et en laquelle il est forcément émouvant de soudain se reconnaître, comme si quelque chose qu'on croyait perdu vous était brusquement, fugitivement, restitué. Sa timidité, en somme, lui semble irradier subtilement, plonger le coin de jardin où ils se trouvent assis tous deux dans une sorte de halo, de nimbes lumineux tels que seul un quidam qui commence de s'éprendre peut les apercevoir.

Certes. Mais cette allégresse, hélas, n'est pas seule à loger en son cœur. Car la timidité engendre aussi, côte à côte avec elle, une sensation ennemie.

Toute timidité, je ne pense pas vous l'apprendre, cause une sorte particulière de désagrément, qui se répand dans vos membres, dans votre tronc, qui circule sous la peau de votre visage et volontiers en dilate les vaisseaux, produisant alors cette couleur framboise qui dévoile à votre interlocuteur le sentiment de fragilité intérieure qui vous submerge, le doute énorme, inconsideré, au sujet de vous-même, qui vous envahit face à lui. Et voilà qui vous conduit, aussi bien, à emberlificoter vos jambes, à les nouer en d'improbables contorsions qui ne vous seraient jamais venues naturellement si vous vous étiez senti serein, en accord avec la situation. Ou encore vous hésitez à propos de ce que vous allez faire de vos mains, ces mains qui pourtant, d'ordinaire, vous sont des instruments pratiques, qui vous apportent plutôt des satisfactions, elles qui sont aptes, vous les en remerciez au passage, à déplacer les objets, à les saisir, à les transformer, à les palper ; des mains qui, l'hypothèse étreint délicatement le cœur de notre Jalil, lui serviront peut-être, tout à l'heure, ou plus tard, à traduire disons tactilement la sorte de plaisir déjà esthétique que cette femme distille, à explorer ce que ses yeux, en éclaireurs, ont commencé de lui apprendre à son sujet, à exprimer et à prolonger à la fois, sur le mode de la caresse, cette exaltation optique que son corps est capable de lui procurer : ces mêmes mains vous paraissent pour l'heure excroissances malcommodes auxquelles vous ne savez plus quelle forme donner. Rétractées, pauvres bestioles tapies,

recroquevillées, elles laissent lire à quel point elles sont dans la terreur. Dépliées, elles se consacrent à une imitation de l'alanguissement qui risque de ne tromper personne. Elles cherchent une position comme un candidat au sommeil dans un grand lit inconnu où il peine à trouver ses marques. Peut-être convient-il tout bonnement de les soustraire aux regards. De les fourrer dans les poches ; or elles en occupent un peu trop l'habitable, distendent le tissu. Ou de les glisser, là, tenez, sous la table de jardin, où vous pouvez les tordre entre vos cuisses en toutes sortes de crispations qui échappent à peu près à la vue d'autrui mais dont le ballet signifie assez les sensations douloureuses qui vous traversent et dont elles représentent à votre pensée les figures, depuis la scène cachée où elles s'adonnent à leur chorégraphie pathétique.

Bref, malgré sa face exaltante, cette timidité recèle un envers fort pénible, elle qui est, reconnaissons-le, embarrassante, atroce, et qui transforme notre Jalil, regardez-moi ça, en une pauvre chose sans répondant et qui ne peut plus arborer qu'un sourire tordu et gêné.

Cette allégresse et ce désagrément se mènent une petite guerre sur le terrain de son for intérieur.

Imaginez un peu le combat obstiné et farouche d'Allégresse et de Désagrément, superbement casqués, armés de lances, et s'affrontant bille en tête dans l'obscurité pariétale des entrailles de notre homme.

Allégresse, je vous présente les combattants, neuve et proprette, l'armure bien lustrée, vigoureuse et novice, le cœur vaillant, l'âme belle, avec à la bouche un bon vrai

sourire, et mettant à tout ce qu'elle fait une énergie débutante dont la spontanéité vous a un air frais et enviable.

Désagrément, l'aspect moins soigné, un vieil équipement dont les transitions laissent à désirer, une sorte de harnachement qu'il n'a pas même pris soin de fixer au plus juste, quelque chose qui brimbale et dont les matériaux semblent des antiquités. Vêtu de bric et de broc, et quant à son bouclier, vous ne m'étonneriez guère en me disant qu'il est fait de carton ou de papier mâché. Une bassine de cuivre, primitivement destinée aux confitures, en guise de casque, il en serait bien capable. Des chaussures mal lacées, dont les semelles se décollent, voilà qui parachève le relevé de son triste équipage.

En garde, et hop, écoutons le cliquetis de leurs armes, voyez-moi ces passes habiles, ces échappées, ces esquives, cette botte, tenez, qui laisse une belle déchirure dans la chemise de l'adversaire, et ce contre, qui pare à son dégagement. Appréciez ce coup de manchette, pas piqué des hannetons, cette écharpe, bien pensée, oh là là applaudissez-moi cette nouvelle estocade. Et que dire de cette fente, avec joli effet du genou qui se porte en avant. Visez-moi ce moulinet, on est vraiment au spectacle, et cette riposte, qui vient à point. Craignez cette touche, qui eût pu être fâcheuse, louez cette volte...

Seul témoin de ce duel microscopique qui se joue en le cœur de notre homme, à l'intérieur de la scène grandeur nature, muette et catastrophique, qui réunit ce même homme et cette femme, laquelle tient dans sa main gauche

un verre de clairette de Die et de sa main droite froisse désespérément sa serviette de papier bleu nuit, au point d'en déchirer par endroits la ouate de cellulose (sans doute suit-elle quelque pensée qui volette comme insecte affolé dans le ciel brumeux de son esprit, et par où elle s'interroge sur l'intérêt qu'avait cet homme, je vous le demande, à lui proposer de s'asseoir à l'écart avec lui, si c'était pour demeurer silencieux et sans un geste, son regard même, il n'est pas difficile de le deviner, ne faisant pas le point sur elle, mais sur quelque chose de lointain et d'abstrait qui se tient par-delà); seul témoin, disais-je, un énorme bouquet de glaïeuls, posé sur le guéridon dans un vase ventru et qui expose son flanc avec autorité. Rien là du gros ventre débonnaire et qui met en confiance (de ceux dont, pour un peu, on aimerait vérifier les qualités élastiques, d'un rebond de son doigt, hop, mais il ne faut pas). Plutôt, comment dire, la marque ostensible qu'on mange à sa faim. Car il y a, oui, quelque chose d'arrogant qu'on ne peut s'empêcher de trouver à ce vase, quelque chose d'idéologiquement répréhensible, qui reflue de livres d'Histoire désuets, la phrase de Marie-Antoinette, debout à sa fenêtre et s'étonnant des cris de la foule qui réclamait du pain. Comme si, en une boucle automatique et qui se déclenche lorsque le regard effleure la porcelaine, c'était cette phrase que proférait le flanc pansu du vase, Donnez-leur des brioches, donnez-leur des brioches.

La femme, chiffonnant sa serviette, est assise devant ces fleurs comme en une composition faite exprès. Comme si c'était Jalil qui l'avait installée là, remplaçant deux ou trois tiges derrière elle, tournant un peu plus sa chaise vers la

lumière, voilà, puis commençant de préparer sa palette en se concentrant sur la peinture qu'il s'apprêterait à effectuer de la scène.

Sauf qu'on en est loin.

Même préparer le petit matériel du langage, épousseter ses mots, sortir de leurs boîtes quelques liens syntaxiques, Jalil en est incapable. Il est tout entier happé par la terrible guerre qui se poursuit en lui, tirillé par ces deux combattants tyranniques qui y vont bon train sans se préoccuper des ravages qu'ils font. La sensation agréable et la sensation désagréable, toutes deux nées de la même source, continuent de s'affronter comme jumeaux fraticides et qui s'efforcent de se terrasser l'un l'autre, dans la vague conscience qu'un seul doit demeurer. Ce prodige de leur naissance, quand, si opposées en vérité, elles ont surgi de la même matrice, nommée Timidité, voilà ce à quoi leur combat veut remédier, afin qu'une cause unique soit suivie d'un effet unique.

Pour être tout à fait sincère, Allégresse et Désagrément ont un peu tendance à patauger dans le marais des entrailles de notre homme. Leurs pas les éclaboussent. Et ils ne sont pas jolis jolis, après quelques joutes, tout salis et défaits, et aucun ne prenant sérieusement l'avantage.

Allégresse, si pimpante dans les débuts, commence de s'essouffler sous son casque à présent de travers et qui lui cache, en oblique, la moitié supérieure droite du champ de vision. Toujours brave, tenant la lance à deux mains, elle vise Désagrément du mieux qu'elle peut, mais on sent que quelque chose en elle s'émiette. Son apparence de plus en

plus approximative, les mèches de cheveux échappées du casque, les maculatures sur ses jambes, un bleu à son genou, un autre à son bras, ne sont que la part visible de ce qui, à l'intérieur d'elle-même, de plus en plus vacille.

Désagrément n'en tire pas un grand bénéfice, mais il peut être satisfait de ne pas avoir le dessous malgré son armement de fortune et dont le fatras initial aurait pu le handicaper. Il se maintient à un bon niveau, ne fatigue pas, reste dans une forme constante. Son endurance le favorise.

Peut-être Désagrément commence-t-il de trouver Allégresse bien mignonne dans son désordre capillaire, troublante avec ses ecchymoses qui n'altèrent pas (qui rehaussent?) cette beauté un peu sauvage qu'elle a, cette vénusté brute de décoffrage qui est la sienne.

Et Allégresse, de son côté, ne reconnaît-elle pas, derrière l'apparence négligée de Désagrément, une personnalité subtile, un être fin et qu'on gagne à connaître?

Imaginons, se lorgnant de la sorte, ils pourraient éprouver chacun une envie confuse de se toucher autrement que par l'intermédiaire de leurs lances contondantes.

Rêvons de cela (voulez-vous?).

Allégresse et Désagrément, soudain interloqués chacun devant la présence physique de l'autre, brutalement laisseraient tomber leur lance au sol et s'approcheraient, mains nues, l'un de l'autre, jusqu'à ce que ces mêmes mains, celles d'Allégresse par exemple, se portent sur la bride de la sottie bassine à confiture et la dénouent pour ôter le couvre-chef de Désagrément et recoiffer entre leurs

doigts ses cheveux en pétard, tandis que lui-même, tremblant de tout son corps, semblable, si vous le dites, à une feuille malmenée par le vent, tendrait ses mains vers le corsage d'Allégresse et commencerait d'en défaire, hurra, les premières agrafes.

On aimerait poursuivre un peu. Se raconter cette histoire de la copulation bucolique d'Allégresse et de Désagrément. Inventer dans son détail leur étreinte profonde.

Mais cette peinture, dans laquelle vous voudriez vous lancer, et notre Jalil avec vous, porterait, y songez-vous, le coup de grâce à la situation déjà malaisée qui est la sienne. Ces imaginations augmenteraient inconsidérément le retard déjà critique qu'il a pris par rapport au moment où il aurait dû engager une véritable conversation avec la jeune femme, et ce dont, dans les conditions actuelles, ni vous ni moi ne nous aventurerions à pronostiquer la réussite, deviendrait cette fois proprement et définitivement irrécupérable – comme si son silence avait atteint un point de non-retour.

Sans compter qu'Allégresse pourrait finir par mettre bas une portée de petites Allégresses et de petits Désagréments qui ne feraient qu'amplifier la complexité de la situation et achèveraient, de leurs cris nourrissons, de distraire Jalil de la présence effective de cette femme, elle qui, depuis tout à l'heure, doit bien attendre un signe de sa part, une amorce, ou peut-être qui s'est déjà lassée, s'enfonçant dans des pensées bien à elle et où elle éprouve, hélas, à quel point elle peut fort bien se passer de Jalil, dont hier encore elle ignorait l'existence et que demain,

selon toute probabilité, s'il continue sur cette voie, elle aura, ainsi vont les choses, oublié.

À moins, me direz-vous (vous qui, je le vois bien, vous faites l'avocat du diable), que cette union entre Allégresse et Désagrément ne produise en le cœur de notre Jalil une sérénité nouvelle, leur réconciliation physique devenant en quelque sorte l'arrière-plan le plus favorable à un échange verbal avec la femme qui, ça n'est pas beau à voir, a fait de sa serviette bleu nuit une charpie.

Toutefois une telle réconciliation ne semble pas se profiler à l'horizon de cette malheureuse scène.

Allégresse et Désagrément combattent toujours, dans une approximation grandissante. Leurs lames, parfois, ratent leur cible, dérapent sur la propre chair de Jalil, l'écorchent, lui laissent toutes sortes de petites blessures à vif et dont la douleur le titille. Traversé par leur duel, abîmé, abasourdi, il ne se sent plus qu'un champ de bataille, un terrain ras, égratigné par leurs silhouettes mobiles et qui s'agitent en lui. De plus en plus ravagé par leur lutte, foulé par les pieds des deux adversaires, labouré par leurs talons, de plus en plus blessé, de plus en plus passif.

Et sans doute ne peut-il pas réagir. Car, de mémoire d'homme, jamais un champ de bataille n'a fini par se soulever dans un grand Ça suffit, se déroband sous les pieds des combattants et les envoyant valser loin, bien loin, par-delà l'horizon.

Jalil aimerait une pause, un moment de trêve, qu'Allégresse et Désagrément s'accorderaient. Chacun irait s'asseoir à un bout du talus pour reprendre ses forces et nettoyer ses armes en regardant la lumière virer doucement sur les paysages.

Reprenant alors le contrôle des choses, provisoirement débarrassé de ces deux énergumènes belliqueux qui rêvasseraient, à la bonne heure, devant le couchant, Jalil pourrait poser un regard calme et normalement attentif sur le visage de cette femme et formuler à son adresse quelques phrases qui ne démériteraient pas.

Mais le moyen de démêler leur corps à corps fougueux ? Car pour l'heure, c'est toujours un cliquetis d'armes dont le grabuge tinte aux oreilles de notre homme, un entrechoc ferrugineux de lames, dans les aigus, que vient ourler la ligne basse des soupirs précipités et rauques que les belligérants expulsent à chaque coup qu'ils portent, comme ces joueurs de tennis épuisés quand ils renvoient, d'un geste puissant et qui leur coûte, la balle qu'ils centrent dans le tamis de leur raquette. C'est une petite balle jaune, au toucher velouté, qui ne pèse pas bien lourd, au repos, quand on la tient dans sa paume ; et voilà qu'ils en repoussent le poids terrible, au titre que la vitesse, je n'ai pas besoin de vous expliquer, en démultiplie la masse en des proportions qui le rendent surhumain.

Allégresse et Désagrément luttent de plus belle, soufflant et à présent tout trempés dans l'excès de sudation que provoque l'effort, s'escrimant sans relâche (ainsi, comme si c'était là grenade qui menaçait d'exploser et

N° d'éditeur : 1968
N° d'édition : 147521
N° d'imprimeur : 06XXXXX
Dépôt légal : janvier 2007

Imprimé en France